thématiques étroits avec la réflexion sur l'éloquence dont débat l'époque. S'insérant dans ce cadre, c'est plus précisément le rapport de l'éloquence à la politique qu'étudie D. Ménager. Ainsi la *Satyre Ménippée* dénonce les dangers de l'éloquence au service de la politique et partant jette le discrédit sur les clercs qui trahissent le spirituel en intervenant sur la scène politique. D. Ménager conclut en indiquant les limites de ce discours, dues à la circularité de son argument: la critique de l'éloquence ne finit-elle pas par se prendre toujours et inévitablement pour cible?

C'est encore sur l'idée du retour à l'ordre que débouche l'étude de J. Vignes "Culture et Histoire dans la *Satyre Ménippée*." L'analyse du rôle et de la signification des références culturelles dont l'oeuvre est émaillée, montre qu'en dépit de leur diversité (érudites, populaires, profanes et religieuses) et de la complexité de leur fonctionnement (références à Rabelais), elles font toutes office d'autorité. Celle-ci renvoie à un ordre ancien et "révèle l'esprit misogène et réactionnaire de la *Satyre Ménippée*" (p. 183).

Les deux articles de clôture examinent le contenu de la pensée politique à l'oeuvre dans la *Satyre Ménippée*. Centrée sur l'image que les Politiques tracent d'Henri IV, l'étude de D. Ménager expose les caractéristiques de la notion de roi redéfinie dans son rapport à Dieu ainsi que les modifications qu'elle entraîne sur la scène politique et qui s'expriment d'une part par l'émergence d'un esprit national, dont M.-A. Barrachina et M.-C. Gomez-Géraud définissent les articulations dans l'oeuvre. D'autre part, le texte opère une série de confusions visant à donner comme national ce qui n'est en fait que l'expression d'un discours bourgeois et parisien. Ainsi s'imposent les bases de l'absolutisme en la personne du roi et de la conception centralisatrice du pouvoir. Il faut y voir l'expression de l'État moderne qui se construit sur les vestiges du féodalisme.

Situant la *Satyre Ménippée* par rapport aux débats politiques, philosophiques et historiques du seizième siècle finissant, cet ouvrage explique l'oeuvre tout en contribuant à la compréhension d'un siècle dont la complexité tient peut-être à ce qu'il opère la difficile suture entre le Moyen Age et l'époque moderne.

NADINE MANDEL, *Université de Tel-Aviv*

Nancy G. Siraisi, *Avicenna in Renaissance Italy, the Canon and Medical Teaching in Italian Universities after 1500*. Princeton: Princeton University Press, 1987, xii + 410 p.

Le *Canon de la Médecine*, cette fameuse encyclopédie en cinq parties qu'Avicenne (Ibn Sina, mort en 1028) avait composée en langue arabe au tournant du onzième siècle, était, on le sait, le livre le plus important de l'enseignement médical dans l'Occident médiéval. Il fut traduit en latin à Tolède dans le dernier quart du douzième siècle, par Gérard de Crémone ou par un de ses collaborateurs, mais ce n'est qu'un siècle plus tard qu'il devint texte obligatoire dans certaines facultés de médecine. Malgré les défauts de cette traduction, sans parler même des critiques

qui avaient pu être adressées déjà à Avicenne, jugé mauvais interprète de Galien, par un Arnaud de Villeneuve (Siraisi, p. 66-67), l'oeuvre ne devait cesser de figurer dans les programmes universitaires ou *curricula* tout au long de la Renaissance et, dans certaines universités, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

Les meilleurs témoins de ce succès ininterrompu sont les quelque soixante éditions intégrales ou partielles de ce texte qui, dans l'état actuel de nos connaissances, ont été produites entre 1500 et 1674, pour s'en tenir à la période étudiée par Nancy G. Siraisi dans le livre que nous avons devant nous. Ce sont d'ailleurs ces soixante éditions qui constituent le coeur du corpus documentaire de notre savante collègue. Il faut leur ajouter, cependant, un nombre égal de commentaires sur le *Canon* écrits par des professeurs d'universités surtout italiennes (*id.*, p. 175-186), commentaires qui refléteraient l'enseignement de ces maîtres dans leurs classes.

Même si, dans l'enseignement de cette époque, le *Canon* ne servait plus que de manuel d'introduction à la physiologie pour les débutants (*id.*, p. 106-107, p. 111-112 et *passim*), sa présence dans le *curriculum* n'était pas sans poser de graves problèmes aux enseignants. Tout d'abord, parce que les savants des seizième et dix-septième siècles, ayant désormais un accès direct à l'original grec de l'oeuvre de Galien, ne nourrissaient plus d'illusions sur la valeur de la traduction tolédane dont ils disposaient. C'est pourquoi ils ont déployé un effort considérable dans ces éditions successives pour expurger le texte de ses erreurs. Pour ce faire, ils se sont appliqués à comparer leur texte latin aux deux traductions faites de l'arabe en hébreu au cours du treizième siècle (*id.*, p. 132-138) ainsi qu'aux enseignements de Galien qui sont à la source de l'oeuvre d'Avicenne. La publication à Rome, en 1593, de l'original arabe du *Canon* par Giovanni Battista Raimondi (*id.*, p. 143-152) constitue à cet égard un événement notable.

Mais les problèmes linguistiques n'étaient à l'origine que d'une part des difficultés: l'autre part provenait du contenu même du *Canon* et de certaines des doctrines qui y étaient exposées. Les maîtres de la Renaissance devaient en effet prendre en compte les découvertes faites par leurs contemporains, les *recentiores* ou modernes, notamment en anatomie, discipline pleine de vitalité durant cette période, et en physiologie générale, snas parler de la pathologie des maladies, ainsi que les innovations que connaissaient les sciences naturelles, entre autres (*id.*, p. 230). On constate cependant avec Nancy G. Siraisi qu'Avicenne comptait encore des fidèles parmi ces universitaires (*id.*, p. 202-203) et que nombre de ceux mêmes dont les dispositions étaient plus critiques ont tenté également de sauver le *Canon* en le défendant contre toute critique.

Comme l'auteur nous le suggère (*id.*, p. 90) et comme le montre une enquête effectuée en 1600 parmi les professeurs de Padoue à l'initiative d'Orazio Augenio (*id.*, p. 113-120), il s'agit, au moins en partie, d'un conservatisme "curriculaire." Mais le phénomène analysé par Siraisi dépasse à mon avis le simple cadre de l'enseignement ou de la médecine: c'est un exemple précieux de la survivance d'une doctrine ancienne bien dépassée en dépit des données nouvelles sans équivoque que

devraient, en principe, la discréditer entièrement. On peut toutefois se demander si, par sa nature même, le corpus utilisé par notre auteur ne reflète pas mieux le point de vue des "fidèles" que celui des "détracteurs" du *Canon* (*id.*, p. 168-169).

La provenance de ces rééditions du *Canon* et de ces commentaires à l'usage des étudiants attire l'attention sur l'Italie du Nord, et prinipalement, sur les universités de Padoue et de Bologne. Comme Siraisi le montre très clairement dans la troisième partie de son étude (*id.*, p. 127-217), c'est dans ces centres que l'on ressentit le besoin de cette production ou reproduction. Cette troisième partie d'*Avicenna in Renaissance Italy* est précédée de quatre chapitres groupés en deux parties: la première présente le *Canon* et ses doctrines (*id.*, p. 19-40), la deuxième détermine sa place dans l'enseignement universitaire (*id.*, p. 43-124). Les deux derniers chapitres du livre (*id.*, p. 221-352) en constituent la quatrième partie, qui traite de l'effort de certains des professeurs de la Renaissance pour adapter, comme on l'a mentionné plus haut, certaines doctrines du *Canon*.

Sont ainsi évoquées les tentatives de Da Monte, Oddo Odi, Paterno et Giovanni Costeo. Mais le cas le plus séduisant à mon sens est celui de Santorio, professeur à Padoue de 1611 à 1624 (*id.*, p. 206 *sqq.*). Curieux de toutes les innovations scientifiques de son temps et saisi d'une ambition toute moderne de quantifier et mesurer l'ensemble des phénomènes médicaux et naturels, il se sent parfois mal à l'aise face à certaines doctrines exprimées dans le *Canon*: il s'élève ainsi contre l'astrologie judiciaire (*id.*, p. 284-286). Bien que plus remarquable que ses collègues par ses visées et sa vivacité, Santorio n'en demeure pas moins représentatif de tous les maîtres de la Renaissance et de leur dilemme face à ce classique de la médecine qu'était le *Canon*.

Au terme de cet examen d'*Avicenna in Renaissance Italy*, on mesure mieux à quel point nous fait défaut un livre similaire sur Avicenne au moyen âge. S'il y eut pourtant une époque où le *Canon* joua un rôle déterminant dans la vie universitaire et médicale de l'Europe, ce fut bien au cours des deux siècles qui précédèrent la période étudiée par Nancy G. Siraisi. L'un des grands mérites de son livre est d'ailleurs que son chapitre d'introduction constitue à ce jour la meilleure synthèse dont nous disposions sur l'Avicenne médiéval.

JOSEPH SHATZMILLER, *University of Toronto*

Black, Christopher F. *Italian Confraternities in the Sixteenth Century*. Cambridge: Cambridge University Press, 1989. Pp. xiv, 321.

In recent years confraternities have attracted a growing amount of attention from historians of late Medieval and Renaissance Italy. This is undoubtedly a response to the realization that confraternities played a vital role in the fabric of late-Medieval and Renaissance society. While there have been previous important studies of Italian confraternities, both in Italian (Monti, Meersseman) and in English (Weissman, Pullman), professor Black's book is the first to offer a comprehensive view of confraternities